

FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS

5 sept 2020 – 7 fév 2021



DOSSIER DE PRESSE SILKE HUYSMANS / HANNES DESREERE

Service presse :
Christine Delterme - c.delterme@festival-automne.com
Lucie Beraha - l.beraha@festival-automne.com
Assistées de Nora Fernezelyi - assistant.presse@festival-automne.com
01 53 45 17 13



SILKE HUYSMANS / HANNES DESREERE

Pleasant Island

Conception, mise en scène et interprétation, **Hannes Dereere, Silke Huysmans** // Dramaturgie, Dries Douibi

Production CAMPO // Coproduction Kunstenfestivaldesarts (Bruxelles); SPRING Festival (Utrecht); Beursschouwburg (Bruxelles); Kunstenwerkplaats Pianofabriek (Saint-Gilles); Veem House for Performance (Amsterdam); Theaterfestival SPIELART (Munich); De Brakke Grond, Flemish Cultural Centre (Amsterdam) // Coréalisation Théâtre de la Ville-Paris; Festival d'Automne à Paris

Silke Huysmans et Hannes Dereere élaborent des performances théâtrales et documentaires qui, depuis un territoire géographique, sondent les symptômes économiques et sociaux d'un système globalisé. Partis en 2018 à Nauru, micro-État insulaire d'Océanie, ils interrogent l'interaction entre colonisation, capitalisme, enjeux migratoires et écologiques.

Nauru, autrefois nommée *Pleasant Island*, est une île isolée de l'Océan Pacifique. Durant son occupation et après son indépendance en 1968, elle tire profit de l'extraction du phosphate par les puissances occidentales alors en pleine croissance. Ses sols, exploités pour fertiliser d'autres terres, sont désormais stériles. L'île, richissime puis ruinée, devenue le centre de détention de l'Australie en échange de subsides, est aujourd'hui menacée par la montée des eaux. «*Là-bas, on croirait voir le futur*», écrivent Silke Huysmans et Hannes Dereere. À la suite de leur première création (*Mining Stories*, 2016) et des investigations menées sur la catastrophe minière qui a touché le village brésilien où Silke Huysmans est née et a grandi, le jeune duo basé à Bruxelles s'intéresse à cette parabole paroxystique de la pensée extractiviste. Exceptionnellement autorisés à séjourner sur l'île, ils enregistrent les témoignages des habitants et des migrants avec leur smartphone. De retour, toujours en contact avec leurs amis, ils font de cet outil – paradoxe même de notre modernité – l'élément central de leur dramaturgie. À travers les applications usuelles, vidéos, sons et messages portent les voix de l'île comme les échos d'une utopie en finitude.

THÉÂTRE DE LA VILLE - ESPACE CARDIN

Mar. 13 au sam. 17 octobre 20h

16 € à 22 € / Abonnement 13 € et 17 €

Durée: 1h10

Spéctacle en flamand surtitré en français

Contacts presse :

Festival d'Automne

Christine Delterme, Lucie Beraha

01 53 45 17 13

Théâtre de la Ville - Espace Cardin

Audrey Burette

01 48 87 84 61 / aburette@theatredelaville.com

ENTRETIEN

Qu'est-ce qui vous a mené à Nauru ?

Silke Huysmans & Hannes Dereere : *Mining Stories*, notre première création commune en 2016, abordait le désastre minier qui a eu lieu au sud du Brésil en 2015, dans la région de Minas Gerais où Silke est née et a grandi. Depuis, nous avons poursuivi nos recherches sur l'exploitation minière mondiale et ses conséquences. En découvrant Nauru, nous avons trouvé le « point de non-retour » de l'« extractivisme » pour reprendre le terme de la journaliste Naomi Klein : cette pensée néolibérale selon laquelle il n'y aurait pas d'alternative au système qu'elle promeut et à l'inévitable épuisement des ressources. Nauru, dont les terres ont été détruites par l'extraction minière, dont la population est majoritairement sans emploi car privée de son autonomie (l'agriculture n'y étant plus possible, puisqu'il n'y a plus d'eau potable), est aujourd'hui dépendante des importations et, depuis 2001, des subsides que lui verse l'Australie pour retenir les réfugiés qu'elle refoule, enfermés dans des centres de rétention sur l'île. Désormais, Nauru fait partie des îles du Pacifique menacées par le réchauffement climatique et la montée des eaux. On croirait y voir le futur. Dans cette « miniature » qu'est Nauru, les dynamiques mondiales que représentent la colonisation, le capitalisme, les enjeux écologiques et migratoires, deviennent soudain extrêmement tangibles.

Pouvez-vous nous rappeler l'histoire de Nauru ?

Silke Huysmans & Hannes Dereere : L'histoire de l'île est une parabole de nos sociétés contemporaines. Nauru, autrefois baptisée « Pleasant Island » par les Européens, est une petite île de 21km² au milieu du Pacifique et une des plus petites Nations du monde. Découverte en 1798 par les Britanniques, cette île habitée par les Nauruans, un peuple de pêcheurs, est dès 1906, exploitée pour le phosphate que recèlent ses sols. Administrée par l'Allemagne puis par le Commonwealth (Royaume-Uni, Nouvelle-Zélande et Australie), ses terres détruites à 80% durant la colonisation, l'île devient, à son indépendance en 1968, l'un des pays les plus riches du monde : le gouvernement pourvoit aux besoins des habitants qui n'ont pas à travailler et leur offre l'électricité comme les voitures, tout en poursuivant l'exploitation des 20% de terres encore viables. C'est l'abondance avant l'épuisement : la fertilité des sols (désormais stériles) a enrichi d'autres terres et conduit le pays à la ruine. Nauru est alors passé, au début du XXI^e siècle, d'une économie minière extractive à une économie migratoire.

En comparaison avec la situation étudiée au Brésil, qu'avez-vous trouvé sur cette terre ?

Silke Huysmans & Hannes Dereere : L'épuisement, la déperdition et la ruine : c'est ce que l'on ressent lorsque l'on arrive sur l'île. La situation est au croisement des préoccupations politiques, sociales et écologiques qui caractérisent notre travail. Si au Brésil il y a eu un événement, la catastrophe de Nauru s'est déroulée au long cours : bien qu'alertées de l'épuisement des ressources en phosphate, les autorités n'ont pas voulu cesser de creuser, jusqu'à ce qu'il n'y ait absolument plus rien. Tout le monde a été associé aux activités minières et a profité à l'époque des largesses du gouvernement, tout semblait normal à tous jusqu'à ce que tout s'effondre. Aujourd'hui, les habitants

de Nauru sont dans une sorte de « solastalgie ». Ce néologisme inventé par le philosophe de l'environnement Glenn Albrecht au début des années 2000 traduit le sentiment de nostalgie face à la dégradation irrémédiable de la terre – de l'habitat, de la région – où nous vivons. Agissent-ils pour un changement ? Les dernières décisions gouvernementales en faveur de l'exploitation des fonds marins laissent à penser qu'ils ne sont pas prêts à changer de paradigme.

Votre théâtre se fonde sur des éléments documentaires, pouvez-vous expliciter votre démarche de manière globale et pour cette création particulièrement ?

Silke Huysmans & Hannes Dereere : Dans la continuité de notre première pièce, *Pleasant Island* traite également de l'extraction, mais ce qui nous intéresse est au-delà du sujet même. Les situations, événements ou lieux concrets dont nous nous inspirons nous permettent d'aborder des sujets plus vastes qui touchent à l'humanité, l'histoire mondiale, la mémoire collective, la répétition, la résistance. Notre recherche repose sur des études scientifiques, des entretiens, un travail de terrain et notre pratique artistique se situe au croisement entre la nécessité de raconter des histoires et la responsabilité documentaire.

Comment avez-vous rencontré les habitants et demandeurs d'asile, établi avec eux une relation de confiance, dans une île si petite où l'État muselle l'information ?

Silke Huysmans & Hannes Dereere : En effet, l'État pratique une véritable censure médiatique. Un journaliste ne peut être admis sur l'île avec un simple visa, il doit s'acquitter d'une somme de 8 000 dollars australiens pour faire valoir sa demande, bien souvent rejetée sans que la somme ne lui soit restituée. Autant dire que très rares sont ceux qui acceptent ces règles. Puisque nous ne sommes pas journalistes, mais artistes de théâtre, la (seule) personne du bureau de l'immigration, après de nombreux allers-retours, nous a donné l'autorisation d'accéder au territoire grâce à un visa régulier. Nous étions très surpris de cette décision qui, nous l'avons su après, a été débattue par les hautes autorités. Nous avons donc été autorisés à accéder à Nauru à condition de ne pas approcher les centres de rétention, de ne parler ni aux réfugiés et demandeurs d'asile ni aux gardes australiens. Impossible de respecter cette règle sur une île si petite où les réfugiés représentent 10% de la population, où tout le monde se connaît. Néanmoins, il y a une certaine peur à s'exprimer, car le gouvernement n'hésite pas à punir ceux qui, publiquement, émettent des critiques. Uniques personnes à la peau blanche sur l'unique route de l'île, nous étions clairement visibles. Nous avons passé trois semaines à partager le quotidien des habitants, à discuter. Lors de ces discussions, nous avons décidé de ne pas utiliser nos enregistreurs, de simplement poser le téléphone sur la table pour protéger ceux avec qui nous parlions de la censure. Nous leur demandions toujours s'ils acceptaient ou non qu'on les enregistre puis nous poursuivions la conversation, en leur expliquant que nous utiliserions ces enregistrements pour une pièce de théâtre, à travers un montage dans lequel n'apparaîtraient ni leurs vrais noms ni leurs visages.

Le smartphone est l'élément central de votre pièce, qu'est-ce

qui a déterminé ce choix dramaturgique ?

Silke Huysmans & Hannes Dereere : Il nous a semblé évident que notre dramaturgie prenne appui sur cet outil, essentiel aux gens de l'île, lien vital au monde extérieur, seul accès à l'information pour certains. Cet outil était non seulement notre moyen de communication mais aussi notre instrument de travail : il nous a permis d'enregistrer sur place nos interactions avec les habitants puis, pour éviter de parler ouvertement aux demandeurs d'asile (autorisés seulement depuis 2017 à avoir un smartphone) et les protéger, d'enregistrer nos conversations de retour en Belgique via *WhatsApp*, *Skype* et *Messenger*. Par ailleurs, cette technologie nous renvoie à ce qui menace aujourd'hui l'île : l'extraction des minerais dont regorgent les fonds marins pour fabriquer les batteries des smartphones, entre autres produits. Ce paradoxe que soulève le smartphone – qui nous libère et nous aliène à la fois – nous a particulièrement intéressés.

Qu'en est-il de son usage sur scène et de votre posture ?

Silke Huysmans & Hannes Dereere : Intrinsèquement, le théâtre repose sur le rapport au spectateur or, dans *Pleasant Island*, nous renversons ce principe en restant immobiles, derrière nos smartphones. Nous théâtralisons cet état d'esprit, à la fois ici et ailleurs, qu'ont les gens connectés aux réseaux et déconnectés des êtres face à eux. Ce dispositif paradoxal nous place simultanément en proximité intime avec l'île et nous en éloigne davantage. Si nous portons les voix des habitants de Nauru, il est très important pour nous, en tant qu'interprètes, de donner à voir aux spectateurs notre propre subjectivité à travers le travail de montage effectué et notre posture. Nous considérons être parties prenantes, mais distantes, de ce micro-monde qu'est Nauru.

La pièce évolue-t-elle suivant l'actualité de l'île, y a-t-il des interactions en direct avec les habitants ?

Silke Huysmans & Hannes Dereere : Tout ce que l'on voit est joué en direct avec nos smartphones donc techniquement, les mises à jour (constantes) des applications nécessitent que nous fassions quelques ajustements. Il n'y a pas d'interaction simultanée avec les habitants, le décalage horaire ne le permet pas. L'unique cas de figure qui nous mènerait à ajouter un nouveau chapitre, c'est que l'Australie décide de rapatrier les réfugiés. Ensuite, puisque la narration même de l'histoire de l'île est signifiante, notre dramaturgie emprunte un cheminement chronologique, depuis la découverte de l'île, son occupation, jusqu'à devenir cette « prison à ciel ouvert » de l'Australie, ancienne puissance colonisatrice.

Quelle issue politique l'histoire de Nauru pourrait-elle entrevoir ?

Silke Huysmans & Hannes Dereere : Les habitants de Nauru ne sont pas comme ceux de Kiribati sa voisine, prêts à agir pour relever les défis auxquels ils sont confrontés : le changement climatique et l'élévation du niveau de la mer. Entre les Nauruans, circule cette blague : l'acronyme de Nauru serait « No Action Until Really Urgent ». Dans une si petite île, non seulement tout le monde se connaît, mais tout le monde est

plus ou moins de la même famille. Quiconque proteste, proteste contre son frère. Par ailleurs, cette dépendance économique dans laquelle sont les Nauruans est aussi le fruit de la colonisation : lorsqu'un système est implanté, il n'y a pas de retour en arrière possible. Aujourd'hui, alors que l'île est surnommée « l'île en voie de disparition », « la zone sacrifiée », « le dépotoir de l'Australie » ou bien même « l'île muette », les habitants aimeraient retrouver cette « île agréable » d'autrefois. On peut penser qu'il leur suffirait d'aplanir la terre pour qu'elle puisse redevenir cultivable, mais sauraient-ils encore la cultiver ou bien même pêcher ? Leur préférence va aux multinationales qui savent les convaincre d'accepter le forage des sous-sols marins ou de construire un nouveau port pour faciliter l'importation de marchandises et de denrées étrangères, australiennes en l'occurrence. Les Nauruans ne se plaignent jamais or, la présence sur leurs terres de réfugiés en rétention les impacte évidemment, comme sont impactés les habitants de Lesbos en Grèce.. L'emprise sur les terres est aussi une aliénation des corps et des esprits : habitué à être dirigé, peut-on aisément imaginer l'autonomie, tendre vers une politique écologique ou avoir espoir dans le futur ? Nauru a sombré, mais, si les bonnes décisions sont prises, peut-être pourrait-elle redevenir cette « île agréable ».

Propos recueillis par Mélanie Jouen, mars 2020

BIOGRAPHIE

Le travail des jeunes créateurs de théâtre **Silke Huysmans et Hannes Dereere** s'inspire de situations, d'événements ou de lieux concrets qui représentent des thèmes plus vastes. Ce qui caractérise ce duo est leur façon de mener des recherches au moyen d'études scientifiques, d'entretiens et de travail de terrain. Silke Huysmans est sorti du cursus théâtral de la KASK School of Arts de Gand en 2013. Hannes Dereere, lui, a obtenu son diplôme d'art dramatique à l'Université de Gand en 2012. Depuis, ils s'intéressent beaucoup aux éléments documentaires du théâtre.

Leur première pièce, *Mining Stories* (2016), représente une nouvelle étape de cette recherche dans la mesure où elle explore l'impact d'une récente catastrophe minière dans le sud du Brésil, la région où Silke a grandi. Silke et Hannes ont collecté des témoignages enregistrés sur place et les ont mis en scène. Le résultat est une analyse théâtrale polyphonique de la destruction entraînée par ce désastre. *Mining Stories* s'est joué pour la première fois au Bâtard Festival de la Beursschouwburg à Bruxelles, a été sélectionnée par Circuit X et est actuellement en tournée en Belgique et ailleurs.

Silke Huysmans et Hannes Dereere ont fait leurs premiers pas au Kunstenwerkplaats Pianofabriek de Bruxelles et au Bâtard Festival. À l'avenir, ils travailleront sous la guidance de CAMPO tout en conservant le soutien de Pianofabriek et de la Beursschouwburg de Bruxelles.



156, rue de Rivoli 75001 Paris
Renseignements et réservation 01 53 45 17 17
festival-automne.com

Visuel de couverture :

Sammy Baloji, *Ekibondo Court revisited*

Photomontage de l'installation (fresque) pour l'exposition *Congo Art Works*, Palais des Beaux-Arts (BOZAR), Bruxelles, 7 octobre 2016 – 22 janvier 2017 en collaboration avec l'Africa Museum.

Design et production : Orfée Grandhomme & Ismaël Bennani pour Sammy Baloji / Twenty Nine Studio